C.-F. Ramuz : poète religieux

Autor(en): **Nicod, Marguerite**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Études de Lettres : revue de la Faculté des lettres de l'Université de Lausanne**

Band (Jahr): **5 (1962)**

Heft 2

PDF erstellt am: **24.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-869872

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

C.-F. RAMUZ, POÈTE RELIGIEUX

« J'envisage les points divers de la terre et tout ce qui s'y agite ; je vois que tout est séparé.

Où converger, sinon vers un sommet, mais qui se trouve situé en dehors de nos vies terrestres et bien trop au-dessus de nous, à moins que, sourdement, la conscience totale n'habite nos cœurs déchirés. » [1]

Tout au long de l'œuvre de Ramuz résonne cette plainte, cet appel angoissé de l'homme en quête d'un « lieu » capable à la fois de polariser toutes ses aspirations contradictoires et de le réconcilier avec le monde.

D'autres trouvent la paix dans une certitude rationnelle, ou métaphysique, ou religieuse, et Ramuz les envie. Il n'y a pas pour lui de certitude religieuse ; tout ce qui lui reste de son catéchisme, c'est, dit-il, une quantité d'images qui ne fournissent aucune réponse aux questions majeures qu'il se pose. Déçu par sa religion, il a cherché dans la métaphysique cette vérité sans laquelle il ne saurait vivre, mais là aussi son appel est demeuré sans réponse ; vers la fin de sa vie, il écrit : « Je ne me suis jamais approché de la métaphysique que dans l'espoir d'y trouver une foi ou du moins les raisons premières d'une foi (que je n'y ai pas encore trouvées). L'espoir, chaque fois déçu, d'y découvrir peut-être le point où l'esprit, accroché enfin et pour toujours à une certitude, va pouvoir se réconcilier avec le cœur. » [2] D'ailleurs il ne fait guère confiance à la raison, qui est logique alors que « la réalité ne l'est guère » [3]. Et puis ce n'est pas son intelligence seulement qui a soif de vérité, mais tout son être

---

[1] C.-F. Ramuz, *Œuvres complètes,* édit. H.-L. Mermod : *Adieu à beaucoup de personnages,* VIII, p. 16.

[2] Ibid., *Une Main,* XVI, p. 47.

[3] Ibid., *Questions,* XVI, p. 221.

complexe, avec son corps et surtout avec son cœur très exigeant. « Ah ! si le cœur pourtant était seul en cause, s'écrie Ramuz ; si Claudel pouvait dire vrai : « *Là où il y a le plus de joie, c'est là qu'il y a le plus de vérité !* » Le cœur confond rapidement ce qui lui est agréable avec ce qui est vrai... Le cœur a faim d'absolu, il a vite fait d'en conclure que l'absolu est une réalité. » [1] Mais il serait vain d'espérer que la réalité corresponde à notre désir, car la vérité ne tient pas compte de nous, la vérité nous ignore : « *La vérité est peut-être triste.* » [2]

Lorsque ni la raison ni la métaphysique ni la religion ne peuvent donner de réponse aux questions essentielles qu'il se pose, il ne reste plus à l'homme désemparé qu'une seule issue, la fuite, et Ramuz fuit. Mais ce qui est pour les autres abandon de la lutte n'est pour lui que la première démarche d'une autre forme de recherche qu'il va poursuivre toute sa vie, avec une constante opiniâtreté : Ramuz fuit dans la réalité.

La réalité est d'abord pour lui une présence immédiate : l'étudiant pour qui les livres sont chose morte et que l'approche des hommes effarouche s'évade dans la nature où il éprouve avec bonheur le sentiment d'être accueilli par sa vraie parenté. Tout enfant déjà, devant la fournaise d'une tuilerie, il s'émerveillait de découvrir une similitude entre le brasier flamboyant sous ses yeux, le feu du centre de la terre et la chaleur vivante de son propre corps. Jeune homme, il s'enfonce avidement dans les forêts où le grise le sentiment de participer à la vie de la nature : « Je réintégrais ma famille, me versant à nouveau à une espèce de sort commun, dont j'avais été détaché, à une vie universelle qui allait de la bête à moi, de l'insecte à moi, de l'arbre à moi, de la pierre à moi ; où il n'y avait plus des choses, où il n'y avait plus que des êtres, car tout prenait vie ; et tout s'animait d'une vie de plus en plus collective où ma propre personne finissait par s'abolir. » [3] Il goûte quelque temps l'illusion d'être accepté, aimé, protégé, et compris puisque dans son dialogue avec la nature il fait lui-même les demandes et les réponses ; mais ce n'est qu'une illusion et bientôt l'enchantement se dissipe : ces choses qu'il aime de toute la violence de son cœur avide, elles ne l'aiment pas ; elles l'ignorent. Et plus terrible que jamais la solitude l'enserre. « Oh ! dit cet homme, je suis seul... Je vais parmi les choses qui brillent

---

[1] Ibid., p. 279.
[2] Ibid., *Une main,* XVI, p. 46.
[3] Ibid., *Questions,* XVI, p. 188.

autour de moi, et elles m'enchantent l'esprit et le cœur par leurs couleurs et par leurs formes... mais je suis seul, car, plus je les aime, plus elles sont séparées de moi ; plus je les aime, plus je sens douloureusement qu'elles *ne sont pas moi,* il y a moi et il y a elles, et, en même temps, parce que je les aime toujours davantage, je voudrais toujours davantage qu'elles fussent moi et moi elles. Oh ! dit cet homme, la vraie solitude est dans l'insuffisance de l'amour. Solitude, ton vrai nom est séparation ; solitude, ton vrai nom est amour repoussé. » [1]

Une seconde fois, Ramuz va fuir, il va fuir le monde qui le repousse mais, paradoxalement, il le fuira concentriquement, en s'absorbant dans la contemplation des choses jusqu'à ce qu'elles se confondent avec la réalité imaginaire qu'il invente à leur propos. Il va ainsi découvrir une sorte de réalité au second degré, enfin capable de le satisfaire puisqu'elle contiendra à la fois l'objet extérieur et son rapport sentimental avec cet objet. « Fuir le monde en ce sens-là, dit Ramuz, c'est le retrouver, et plus grand, plus vrai, plus essentiel. Fuir le monde tel qu'il est autour de nous, est-ce que vous ne voyez pas que ce n'est souvent qu'un grand effort pour tâcher de rejoindre le monde véritable, situé quelque part plus profond que là où ne s'étalent guère devant nous que les fluctuations quotidiennes d'une vie faussée ou diminuée ? » [2]

Rejoindre, au-delà des apparences, le monde véritable. Tel est le but que Ramuz poursuit à travers toute son œuvre.

Il ne nous appartient pas de savoir s'il a aussi cherché sur d'autres plans la satisfaction de ce besoin proprement métaphysique et religieux. « Ils disent qu'il n'y a pour moi que le monde extérieur, note-t-il dans son Journal. J'ai caché l'autre ; il est à moi seul. Faudra-t-il le laisser paraître ? Je le tiens en réserve et m'en nourris — et ils ont le leur pour se nourrir — et ainsi c'est mieux. » [3] On ne saurait trop respecter cette pudeur ; et a-t-on le droit de se poser des questions sur les rapports d'un homme avec Dieu quand cet homme a écrit : « Il y a des mots dont on a peur de se servir, parce qu'on a peur de les « prendre en vain ». Il ne faudrait jamais parler de Dieu, même si on croit que Dieu existe ; il ne faudrait jamais parler de l'âme, même si on croit à l'âme. » [4]

---

[1] Ibid., *Remarques,* XV, pp. 275-276.
[2] Ibid., *Questions,* XVI, p. 227.
[3] Ibid., *Journal,* VIII, pp. 237-238.
[4] Ibid., *Questions,* XVI, p. 304.

Ramuz n'a livré au public qu'une part de lui-même, son œuvre, qui est essentiellement poétique ; or, à plusieurs reprises, il nous avertit qu'il ne faut pas confondre l'artiste avec l'homme. Lorsque, dans *Les grands moments du dix-neuvième siècle,* il aborde la question des croyances religieuses de Chateaubriand, il établit nettement cette distinction : « Il nous suffit, dit-il, que l'*artiste* en lui fût un croyant... sa sensibilité tout au moins a vécu profondément l'*esprit* d'une religion, à quoi son intelligence ou sa raison peut n'avoir pas adhéré, mais c'est là un secret que nous n'avons pas à vouloir percer. » [1] La sensibilité de l'artiste à laquelle Ramuz fait allusion ici est la sensibilité de l'imagination, qui a sa vie à elle, indépendante de la sensibilité du cœur : en accord avec la raison, le cœur s'attache à une réalité, à une vérité substantielle dont il se nourrit ; l'imagination, elle, est séduite par la forme des choses, qu'il s'agisse de leur beauté plastique ou de leur valeur expressive. Ramuz s'explique encore plus clairement à ce sujet dans son étude sur Auberjonois : « ... nous voyons que l'imagination, non seulement transpose les faits en nous-mêmes, mais nous transfigure nous-mêmes, arrivant à se substituer même à la croyance. Les peintres sont jetés par l'imagination au pied de la croix. On se demande : « Y croient-ils ? croient-ils que Jésus-Christ a été vraiment crucifié ? » Ils y croient, parce qu'ils le *voient,* et le voient crucifié. L'art, sur ce point particulier, est un mensonge. » [2]

Cette distinction n'est naturellement pas absolue, et Ramuz lui-même reconnaît par ailleurs que, dans tout ce que nous faisons, nous introduisons l'idée de Dieu que nous nous sommes formée au préalable ; sa démarche artistique représente cependant une solution parfaitement originale et autonome à des problèmes plus habituellement résolus par la métaphysique ou la religion. Il ne faut pas se laisser abuser par certaines formules à première vue équivoques : lorsque le jeune Ramuz note dans son *Journal* qu'il voit dans sa mission d'écrivain un sacerdoce dont il se sent indigne, ou lorsque vers la fin de sa vie, essayant de définir la poésie, il écrit : « Est-ce qu'il ne faudrait pas voir que ce qu'on appelle la poésie, c'est le sens du sacré ; le besoin, une fois le sacré perçu, d'y faire participer autrui dans tout ce dont la poésie s'occupe... ; que toute poésie est religieuse, que toute poésie est une espèce de religion » [3], il donne au mot « religion » un sens tout particulier. En fait, il tente de trouver sur un plan stricte-

---

[1] Ibid., *Les grands moments du XIXe siècle français,* XXII, p. 58.
[2] Ibid., *René Auberjonois,* XXII, p. 299.
[3] Ibid., *Choses écrites pendant la guerre,* XIX, pp. 319-320.

ment terrestre et humain un point de convergence à la fois équivalent et symbole du véritable, de celui dont il garde la nostalgie, mais qui est situé « bien trop au-dessus de nous ». Son œuvre prétend donner une triple réponse à l'appel vers l'absolu : au monde étranger à l'homme parce qu'insensible, successif et divisé, l'art substitue un monde pénétré de conscience et unifié ; dans l'image qu'il se fait du monde, l'artiste trouve une réalité capable de rassembler tout son être en un acte simple et parfait d'adoration ; cette image, vérité fragmentaire et pourtant universelle créée par le poète, est pour les hommes une nourriture spirituelle en même temps qu'un lieu où ils communient dans l'unité. Sur le plan artistique, la recherche du « monde véritable » s'est substituée à celle de l'inconnaissable absolu.

Dans son atelier de Paris, Aimé Pache a posé un petit bouquet sur la table. Et subitement, pour la première fois, l'inspiration le saisit : « Il aurait voulu s'empêcher de peindre qu'il n'aurait pas pu. Il fut comme jeté en avant vers sa toile. Et voilà, ce n'était plus à présent en dehors de lui, c'était en lui, et comme transposé, qu'il voyait le petit bouquet ; en lui et comme déjà peint et vivant d'une vie si forte qu'elle s'imposait à sa main. Tout de suite, les petites masses furent mises en place, les contours fixés, les plans établis. Il y avait quelqu'un de plus fort que lui-même en lui ; il ne faisait plus qu'obéir. Et rapidement, les petites couleurs naquirent et prirent vie sous son pinceau ; elles venaient par touches espacées, elles venaient, et il semblait que depuis toujours elles aspiraient à être ensemble, à leur éclat nouveau, à un air de bonheur, par quoi elles étaient comme transfigurées, et chacune en venant participait à ce bonheur. » [1]

Ces quelques lignes donnent la clé de la poétique ramuzienne. A force de percevoir les choses, nos sens les usent jusqu'à les exténuer ; alors survient le poète, qui est un contemplatif, c'est-à-dire un homme qui regarde les choses comme pour la première fois, qui éprouve une vive surprise « en présence d'un objet quelconque perçu tout à coup par lui comme à l'état naissant et dans sa fraîcheur originelle » [2]. Bientôt l'objet de cette contemplation commence à se modifier, ses formes s'ordonnent selon une mystérieuse exigence de beauté, l'émotion qu'il éveille chez le poète retombe sur lui, le pénètre à son tour et l'anime d'une vie intense. L'imagination créatrice « circule comme l'ange sur une échelle qui va de la terre au ciel. Elle tire de la matière

---

[1] Ibid., *Aimé Pache, peintre vaudois,* V, pp. 133-134.

[2] Ramuz, cité par Frédéric Lefèvre : *Une heure avec M. C.-F. Ramuz,* Les Nouvelles littéraires, 17 mai 1924.

une image spirituelle et la lui réimpose »[1]. C'est la naissance de l'image, cette « troisième personne » où l'objet extérieur et la vie intérieure du poète se confondent et qui va désormais vivre sa propre vie, échappant au contrôle du poète pour s'allier librement à d'autres images qu'elle évoque, « développant ses virtualités propres selon des lois qui sont ses propres lois »[2]. Le poète parvient alors à une sorte d'union mystique avec le monde : « Par un seul être intimement rejoint, il communie un instant avec tous les êtres. »[3] Il a atteint l'état d'adoration, la plénitude.

Car l'image est pour le poète plus réelle que la « réalité ». Non seulement elle s'impose à son esprit avec plus de force que le monde extérieur, mais elle prétend atteindre, au-delà de la connaissance rationnelle, à une appréhension immédiate de l'être. Toute subjective qu'elle est, la démarche de l'artiste aboutit en effet à une découverte aussi valable que la connaissance soi-disant objective du savant ; tandis que le savant s'efforce de découvrir le mécanisme intérieur des choses, l'artiste ne s'intéresse qu'à la forme : « ... il vient du dehors, il embrasse la réalité du dehors, mais il l'embrasse si bien qu'en même temps il conquiert le dedans. L'artiste est armé de ses seuls sens, de sa seule sensibilité : il faut seulement qu'elle ait assez de puissance pour voir aussi loin (parfois plus loin) que la raison ; l'artiste est intuition, le savant n'est pas qu'intelligence, mais il est aussi intelligence. Le savant aboutit à savoir, l'artiste sait du premier coup. »[4]. Le savant comprend le mécanisme des choses, il est en mesure de décrire ce mécanisme, voire de l'expliquer, mais de ce fait il renonce à atteindre l'être lui-même dans sa complexe réalité. L'artiste, lui, est limité par sa sensibilité (si vive que soit celle-ci, elle reste personnelle, c'est-à-dire déterminée et circonscrite par la nature très particulière d'une seule personne), sa vision des choses est toute subjective, mais c'est une vision de l'être saisi immédiatement et globalement dans sa substance réelle. L'image est le « lieu » où se rejoignent l'homme et le monde, elle est éclosion du « monde véritable » où les choses rendues à leur intégrité première apparaissent dans leur véritable rapport avec le cosmos et avec l'homme, elle est surtout le rapport personnel de l'artiste avec le monde, et, de ce fait, sa vérité. C'est ce que Ramuz veut dire quand il note que ses premières certitudes n'ont pas été rationnelles ou religieuses, mais géo-

---

[1] C.-F. Ramuz, *édit. cit., Remarques,* XV, p. 292.
[2] Ibid.
[3] Ibid., p. 279.
[4] Ibid., *Les grands moments du XIXe siècle français,* XXII, p. 200.

graphiques, ou lorsqu'il explique que la vérité des artistes « réside dans un rapport étroit entre leur être tout entier, et la vision qu'ils ont des choses, ... qu'elle est pour eux une nécessité, c'est-à-dire une *foi* » [1]. La vérité de l'artiste n'est pas autre chose que sa manière personnelle d'éprouver le monde, mais parce que l'artiste se laisse humblement, docilement, totalement envahir par la réalité qu'il contemple, son sentiment possède une absolue authenticité. Il va lui suffire désormais d'analyser son intuition complexe pour en dégager des vérités explicites, des idées.

En présence de la nature, l'homme souffrait de se sentir inexorablement séparé des choses dépourvues de conscience, il souffrait de sentir les choses séparées les unes des autres et séparées d'elles-mêmes par la durée, qui ne leur permet d'exister que successivement. Aussi longtemps qu'il n'est pas animé par l'inspiration poétique, « le monde tourne en rond avec monotonie » [2], la matière en proie au devenir s'y anéantit sans cesse, la nature est incapable de prendre conscience d'elle-même et de s'exprimer. C'est dans l'image seulement que le monde, tout pénétré d'esprit, se retrouve à l'état naissant et déploie librement ses virtualités, mais l'image est une création de l'homme. Par opposition à la matière inconsciente et perpétuellement en processus de destruction, l'homme apparaît comme un être conscient et créateur. Matière et conscience sont donc deux réalités absolument irréductibles : « ... la matière n'est rien qu'un habit, un revêtement, un poids, ou encore un empêchement ; quelque chose qui tend vers en bas et qu'il faut à tout instant déplacer si on veut avancer quand même, quelque chose que la conscience subit actuellement, on veut dire dans la vie terrestre, mais qu'elle peut très bien ne plus subir une fois sans cesser elle-même d'exister, la conscience étant tout et la matière rien. » [3] La première vérité que le poète découvre dans l'image est donc la valeur absolue de la conscience par rapport à la matière, et sa très probable immortalité.

Mais une seconde vérité vient aussitôt compléter la première ; en créant l'image, le poète a infusé à la matière une exaltation tirée d'elle, il s'est emparé du monde multiple et divisé pour le structurer selon sa propre harmonie intérieure, c'est-à-dire selon cette unité où il ne se réalise lui-même que dans la contemplation de l'objet. L'esprit de l'homme qui ne prend conscience de lui-même que dans sa ren-

---

[1] Ibid., p. 192.
[2] Ibid., *Questions,* XVI, p. 240.
[3] Ibid., *Questions,* XVI, p. 274.

contre avec la matière est capable à son tour d'animer la matière et de s'unir à elle en une étonnante harmonie : de même que l'image est un être à la fois matériel et spirituel, l'homme est « la terre où seulement l'esprit vivrait » [1]. Cette union est si intime et le pouvoir de l'esprit sur la matière est si grand que Ramuz découvre dans l'image la probabilité, et, de plus en plus, la certitude de la résurrection des corps et du monde. Parti d'une ferme croyance en la réalité du monde extérieur, il finit par admettre que « les choses ne sont que le signe et la préfigure de *quelque chose* qui est elles-mêmes et les dépasse pourtant à l'infini ; — chaque chose visible ayant derrière elle une chose qui n'est pas perçue de façon directe et qui, en même temps, est exactement dans la *ligne* de ce qui est la chose perçue » [2]. Il y a pour Ramuz la vie terrestre, mais il y a aussi une autre vie, et la terre n'en sera pas exclue car l'esprit est capable d'arracher la matière à la mort.

En dépit de ce que pourraient laisser croire certains textes peu explicites, comme la dernière phrase d'*Aimé Pache* ou la belle méditation finale de *Samuel Belet,* la recherche de Ramuz ne débouche pas sur une notion panthéistique du monde. Il faudrait pour cela qu'il ait découvert le rapport de sa propre conscience avec la « conscience totale ». Or, s'il a découvert l'appartenance de son corps à la vie totale de la nature, la conscience est justement ce qui le distingue radicalement du monde ; la conscience totale n'existe pas et le monde n'expliquera jamais qu'une partie de l'homme. Dans l'image, matière et esprit apparaissent finalement comme issus tous deux d'un principe inconnu, que le poète appelle Dieu. Cet Etre premier ne saurait se confondre avec le Dieu de la révélation chrétienne, car : « *Le Dieu de la nature ne saurait être le Dieu de la grâce... Ceux qui recherchent (avec leurs propres lumières) tout ce qu'ils voient dans la nature qui les peut mener à cette connaissance ne trouvent qu'obscurité et ténèbres... Le Dieu de la grâce est un Dieu caché.* » [3] Mais il ne se confond pas non plus avec le monde, puisque son premier attribut est la conscience, que le monde ne possède pas. Le Dieu du poète, Créateur de l'esprit et de la matière, ne peut être que transcendant et personnel.

Il est vrai que Ramuz lui-même parle de panthéisme à propos de la poésie, mais il entend seulement par là que le paysage peint par

---

[1] Ibid., *Passage du poète,* XI, p. 174.
[2] Ibid., *Remarques,* XIX, p. 138.
[3] Pascal, cité par Ramuz, *édit. cit., Besoin de Grandeur,* XIX, p. 37.

le poète est un état d'âme, qu'il est de l'« âme répandue » [1] dont la nature matérielle n'est plus que le support. Plutôt qu'un panthéisme, la poésie de Ramuz révèle ce qu'un historien des religions a appelé « panontisme » : dans l'image, tout objet saisi dans son essence profonde apparaît avant tout comme être et comme dépendant d'un autre être. L'univers entier est ainsi revêtu de sacralité en tant que manifestation du Créateur et les rapports découverts à l'intérieur du cosmos sont également des rapports sacrés. C'est dans ce sens à la fois très restreint et un peu vague que Ramuz affirme : « Il n'y a pas de poésie sans religion. La poésie est l'introduction en toute chose du sacré. » [2]

La poésie est religion en ce sens qu'elle révèle aux hommes les rapports réels qui les « relient » au monde créé. Il s'agit là d'une religion, si on peut dire, horizontale, puisqu'elle ne quitte pas le plan strictement terrestre et humain. Alors que le poète accède parfois à une appréhension immédiate de la totalité de la création, c'est par analyse et déduction seulement qu'il parvient à la connaissance du Créateur. Il goûte un instant de plénitude exaltée lorsque « par un seul être intimement rejoint, il communie ... avec tous les êtres », mais aussitôt lui échappe cette tragique plainte : « Il faudrait toucher à l'Etre, non aux êtres. » [3] Le poète qui n'est que poète est un exilé : à force de contempler le monde, il peut bien découvrir qu'« il est impossible de trouver aux choses une autre raison d'existence que celle qu'il faut bien appeler liturgique ... (qu') il faut que les étoiles aient autour d'elles assez de place pour procéder à leurs génuflexions » [4], jamais sa sensibilité d'artiste ne lui révélera le centre de gravitation, la Personne à qui s'adresse le culte célébré.

Pas un instant Ramuz ne s'y est trompé. « L'artiste et le saint : un même homme... », écrit-il un jour. Mais il ajoute aussitôt : « Parallélisme des deux mysticismes. » [5] On peut considérer l'expérience vécue par le poète dans la création de l'image comme une sorte d'union mystique avec le monde en ce sens qu'elle en est une appréhension directe et ineffable, la démarche du poète n'en est pas moins foncièrement différente de celle du mystique chrétien. Il s'agit bien de deux mysticismes, et pas d'un seul ; et même ce n'est que dans l'ascèse à laquelle ils doivent tous deux s'astreindre, c'est-à-dire par

---

[1] Ramuz, *La Voile latine*, 1906, p. 214.
[2] Ibid., *édit. cit., Choses écrites pendant la guerre,* XIX, p. 349.
[3] Ibid., *Remarques,* XV, p. 279.
[4] Ibid., *Remarques,* XIX, pp. 137-138.
[5] Ibid., *Journal,* X, p. 277.

le côté le plus extérieur de leur recherche, que l'artiste et le mystique suivent des voies approximativement parallèles. En fait, la démarche intérieure du mystique est exactement l'inverse de celle de l'artiste.

Le mystique chrétien « aspire à la possession de Dieu par union d'amour et procède comme si Dieu et l'âme étaient seuls au monde »[1], c'est-à-dire que pour lui l'amour précède la connaissance ; il va à Dieu avec son cœur et sa volonté dans l'obscurité de la foi, persuadé que tout ce qu'il peut concevoir ou imaginer n'est que ténèbres par rapport à Dieu. Le poète, lui, cherche Dieu dans ses créatures : « O chères choses et choses familières, je sais bien que vous n'êtes qu'un vase, dit Ramuz, mais sans le vase, où est le contenu ? »[2] Une fois parvenu à l'union avec Dieu, le mystique découvre le monde devenu transparent à son esprit purifié ; au-delà de l'apparence et de l'accident, il « pénètre la vérité et la valeur des choses »[3] et s'il est poète sa poésie est un jaillissement d'images où il essaie de traduire la réalité qu'il contemple. Parti de la connaissance de l'unité, le mystique découvre le monde entier pourvu de sens et unifié. Ramuz ne l'ignore pas : « Le saint, dit-il, est d'autant moins solitaire qu'il semble l'être davantage et, au sommet de sa colonne, dans le désert, le stylite, qui n'a plus rien, a tout, ayant Dieu. »[4] Quant au poète, il déclare : « Je ne sais pas encore ce que c'est que Dieu ; je ne peux pas chercher à connaître l'homme. »[5] Même le « monde véritable » qu'il rejoint quelquefois dans l'image ne se donne à lui que dans une union brève et précaire, car « l'image n'est qu'un fil, le fil casse »[6], et le poète se retrouve plus douloureusement seul qu'avant. Plus seul et plus désemparé qu'avant, car tandis que le mystique atteint la parfaite réalisation de son être dans l'union avec Dieu, lui se disperse et se dissout dans la diversité des choses. « De plus en plus je cède à l'imagination, note Ramuz vers la fin de sa vie ; de plus en plus elle est active et moi passif. Elle m'entraîne à d'interminables rêveries que je ne dirige plus à mon gré, mais elle au sien, et que je n'ai même plus le goût d'utiliser... ; je suis toute espèce de choses qui se détruisent l'une l'autre et qui finissent par me détruire, déporté que

---

[1] Menendez Pelayo, *De la poesía mística : Discursos, édit. Espasa Calpe,* Madrid 1956, p. 7.

[2] Ramuz, *édit. cit., Le grand printemps,* IX, p. 65.

[3] Saint Jean de la Croix, *Subida del Monte Carmelo,* L. III. Cap. XX.

[4] Ramuz, *Remarques,* XV, p. 278.

[5] Ibid., p. 257.

[6] Ibid., p. 279.

je suis sans cesse à toutes les extrémités d'une circonférence qui n'a plus de centre où réaboutir. » [1]

On ne saurait imaginer d'aveu plus désolé de la part d'un homme qui gravement, en toute loyauté, avait joué sa vie sur l'imagination. C'est la grandeur de Ramuz d'avoir assumé cet échec et d'avoir humblement fait de son œuvre le témoignage d'une trop pauvre vérité, alors que pourtant il a toujours gardé la nostalgie d'un moyen âge idéal où l'artiste chrétien s'adressant à un public chrétien peignait les vérités dont se nourrissait son cœur. Tout jeune, à Paris, il a vu la Pieta d'Avignon, et cette image ne cesse de le hanter ; bien des années plus tard, il écrit :

« Et alors, moi aussi, tâcherai de coucher ce Corps percé de trous, parce que c'est un besoin, et même c'est le grand besoin.

Je ferai joindre les mains à mes Saints dans leurs niches, parce que c'est un besoin et même c'est le grand besoin.

Je louerai ce qui est à louer avec des mots assemblés avec soin dans mon cœur, puis jetés sur le papier tout fumants encore de ce cœur, avec le plus de soin, le plus d'amour possible ; moi aussi, comme le peintre, de mon mieux, avec telles couleurs de mots et tels contours de phrases, figurerai l'objet de ma vénération. » [2]

Mais ce que le poète vénère, ce n'est pas le Créateur, c'est la création. Enfermé dans le monde qu'il a choisi d'aimer, il a beau se sentir proche d'une religion dont les dogmes concordent souvent avec les vérités qu'il découvre lui-même peu à peu au contact des choses, tant que son cœur refuse le risque d'y adhérer, les Evangiles ne peuvent être vrais pour lui que d'une vérité esthétique. C'est cette vérité, authentique, mais absolument indépendante de la révélation chrétienne, que Ramuz veut exprimer dans les œuvres où certains critiques se réjouissent un peu trop vite de découvrir une profession de foi religieuse. Lorsque, dans un article intitulé *C.-F. Ramuz et l'allusion religieuse* [3], Stanislas Fumet salue la parution de *La Guérison des Maladies* où il voit l'expression d'une doctrine toute catholique, Ramuz lui écrit pour le remercier « *surtout* de son titre » [4]. Pour être honnête, en effet, son œuvre doit se borner à faire allusion aux vérités pressenties, mais non pas vraiment éprouvées et vécues.

---

[1] Ramuz, *Journal, édit. Grasset* 1945, pp. 339-340.
[2] Ramuz, *édit. cit., Chant de notre Rhône,* X, p. 38.
[3] *La Vie Catholique,* 1er novembre 1924.
[4] Ramuz, *Lettres, édit. Les Chantres,* Etoy 1959.

Dans les œuvres qui ont pour sujet un thème religieux (*Esprit Malin, Guérison, Terre du Ciel,* etc.), Ramuz ne fait pas autre chose que s'efforcer de « rejoindre dans l'humain, par un étroit parallélisme » [1], les vérités du christianisme. Il a dû ressentir lui-même comme un douloureux échec cette impossibilité de trouver dans l'art autre chose que les signes et les symboles d'un absolu qui demeure insaisissable, mais ce qui est un échec pour l'homme peut être, pour l'artiste, une réussite.

Car la mission de l'artiste n'est pas celle d'un prédicateur. Le poète ne cherche pas à enseigner aux hommes des vérités, il cherche à leur faire partager l'émotion qu'il ressent en présence des choses, à réveiller leur sensibilité engourdie, à les enrichir de sa propre manière de sentir, à les tirer de leur routine en les obligeant, eux aussi, à interroger le monde, à les rejoindre et à leur permettre de se rejoindre entre eux dans une émotion commune et dans une commune vérité qu'à leur tour ils découvriront dans l'image. L'œuvre d'art en effet n'est que la parfaite reproduction matérielle de l'image que l'artiste porte en lui, il suffit donc de se laisser envahir par elle pour éprouver les mêmes vérités que le poète y a trouvées.

C'est ainsi qu'en racontant de simples histoires, souvent banales en apparence, Ramuz veut faire sentir aux hommes la cruelle fuite du temps et la caducité des choses, l'insuffisance des amours humaines, la présence constante de la mort, l'aspiration folle à une réalité parfaite qui ne se trouve nulle part sur terre, mais aussi l'union profonde de l'homme et de la nature, et la royale supériorité de l'homme conscient qui fait et défait le monde rien qu'en le regardant, l'omniprésence de l'amour qui palpite, imparfait, dans tous les êtres, mais qui triomphera après la résurrection, l'existence enfin d'un absolu, d'un Dieu dont l'absence est trop évidente et trop douloureuse à l'homme pour qu'il ne soit pas destiné, un jour, à le rencontrer.

Ramuz a été assez honnête pour n'exprimer dans son œuvre que *sa* vérité ; vérité « esthétique », vérité insuffisante pour le cœur ; — un jour cependant, s'identifiant par l'imagination au paysan chrétien, il lui a été donné de vivre la vision chrétienne du monde. Ce jour-là, enfin, il a pu peindre sa Pieta, et il serait injuste de terminer cette étude sans citer cette page [2] de *Taille de l'Homme* qui est sans doute l'un des plus beaux parmi les poèmes chrétiens :

---

[1] Ibid., *(Lettre à Jean Paulhan)*, p. 264.

[2] Ramuz, *édit. cit., Taille de l'Homme,* XVI, pp. 80 à 83.

« Le paysan chrétien, voyant les étoiles, voyait Dieu. Qu'importe que les astres fussent démesurés par rapport à son personnage, puisque Dieu le voyait, et l'aimait, si petit qu'il fût ?... Le chrétien n'était pas épouvanté comme nous par l'énormité des nombres, puisque Dieu est infini. Et cet infini même ne le consterne pas, bien qu'il ne puisse le comprendre, puisqu'il lui a été dit que sa personne est faite à l'image de Dieu, et que Dieu lui a envoyé son fils, qui est Dieu et qui est homme en même temps... puisqu'il est né, puisqu'il est mort, puisqu'il a souffert, et qu'il a saigné, et qu'il a gémi avant de mourir, — et il était Dieu... du moment qu'il est là, et qu'il est vraiment le Christ, que m'importent désormais les abîmes où la lumière circule droit devant elle pendant des centaines, des milliers, des millions d'années ; où les nébuleuses, comme des serpents roulés sur eux-mêmes, ouvrent inutilement leurs anneaux pour les refermer à nouveau, tout aussi inutilement... Qu'importe alors aussi que notre petite terre et nous, les hommes qui sommes dessus, participions mécaniquement à cette évolution irréversible ? Car ... tout s'en ira et nous nous en irons et jusqu'à notre souvenir, et les bases de tout, c'est-à-dire la terre et notre soleil et notre système solaire réduits finalement à une pâle substance gazeuse sans conscience, sans mémoire, tièdement suspendue, sans communications avec rien ni avec elle-même, quelque part dans l'infini. Mais qu'importe, dit le chrétien, puisque le Christ est là et qu'il est esprit et que je suis esprit moi-même ; que je suis en rapport avec lui par l'esprit et à travers lui avec Dieu, car il est homme et Dieu et j'ai quand même été conçu à l'image de Dieu et sa présence parmi nous en est l'attestation formelle ? Qu'importe l'universelle destruction, car elle n'est que matérielle, et la disparition de la vie terrestre, de ce que vous appelez la vie ? La vie terrestre n'est qu'une fausse vie, dit le chrétien, une vie toute provisoire, une vie d'épreuve et d'attente à quoi la vraie Vie succédera. Nous sommes nés pour l'éternité, dit le chrétien, que nous importe le moment ? que nous importent aussi les fausses quantités qui vous obsèdent, et d'ailleurs illusoires puisqu'elles ne sont que des quantités ? — nous nous sommes réfugiés dans la seule qualité, dont le nom est amour, parce que Dieu nous aime et il est le parfait amour. Il est la perfection en tout et il nous délivre de l'imperfection, qui est les nombres, qui est les distances, toutes les espèces de mesures qui peuvent bien offrir offrir encore un sens pour l'esprit, mais pas pour le cœur. Le cœur, lui, est en repos ; le cœur, lui, écoute et il aime. »

Marguerite NICOD.